

L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

Émile BOUTROUX

Alain.Blachair@ac-nancy-metz.fr

Cliquez sur le lien ci-dessus pour signaler des erreurs.

L’HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE¹

Ζητεῖται τὸ ἴδιον.

ARISTOTE, Eth. Nic., I, 7, 1097b 35.

[1] A mesure que se multiplient en tous sens les travaux historiques, à mesure il devient plus difficile de s’accorder sur l’objet de l’histoire elle-même. Est-ce bien la même science que cultivent un Renan, cherchant dans la série des faits les lois morales de l’humanité et de l’univers, et un Fustel de Coulanges, qui ignore s’il y a des lois historiques et borne son ambition à rattacher quelques faits à leurs causes prochaines ?

L’histoire de la philosophie n’échappe pas à cette condition. Elle est comprise bien autrement par Hegel ou par Grote. Elle est tour à tour philosophique, psychologique, sociale, philologique, naturaliste, sans qu’on voie clairement dans quelle forme elle tend à se fixer. Il devient nécessaire à qui entreprend de s’y livrer, s’il ne [2] veut pas se borner à suivre tel ou tel courant, de s’interroger sur la fin de cette science, de soumettre à l’examen les différentes définitions qu’on en peut donner.

Quel est donc l’objet propre de l’histoire de la philosophie ? Quelle est la méthode qu’il convient d’y suivre ?

S’agit-il de rassembler simplement et de classer selon la géographie et la chronologie les faits auxquels convient l’épithète de philosophiques ?

S’agit-il, ce triage une fois opéré, de rattacher chacun de ces faits aux particularités du milieu où il s’est produit, comme à ses conditions ou à ses causes ?

Ou bien, si l’on estime que la philosophie a jusqu’à un certain point une existence et un développement propres, constitue une sorte d’organisme, s’agit-il de démêler et de suivre ce développement autonome, à travers les inventions, en apparence capricieuses, des individus ? Considérons-nous chaque philosophe comme l’instrument plus ou moins docile d’un esprit immanent et universel ? Feroins-nous consister notre tâche à dégager et achever les parties de l’œuvre de chaque penseur qui sont viables et fécondes, en laissant tomber celles que tôt ou tard le temps doit emporter ? N’est-ce pas l’un des services que l’on attend de l’historien, que de tout lire, de tout étudier, de tout critiquer, afin de replonger dans la nuit les événements qui ne méritent pas d’occuper la mémoire des hommes ?

Que si l’on se fait scrupule de juger ainsi les productions philosophiques au nom de l’idée plus ou moins [3] mystique d’une philosophie éternelle, n’aimerait-on pas du moins à distinguer, parmi les conceptions d’un homme de génie,

¹ Ce texte a été publié dans *Études d’histoire de la philosophie*, Alcan, 1908.

celles où il est vraiment lui-même, où il innove, où il prépare l'avenir, de celles où il n'est encore que l'écho de ses devanciers ?

N'y a-t-il pas enfin une conception de l'histoire de la philosophie, très plausible à cause de son rapport aux sciences positives, suivant laquelle la tâche de l'historien serait de prendre pour objet d'étude, non la philosophie, mais les philosophes, et de montrer à propos de chacun d'eux, dans une analyse psychologique, par quelle évolution, étant donné son tempérament, son éducation et les circonstances de sa vie, il a dû nécessairement produire les idées qu'il a mises au jour.

Nul doute que chacun de ces points de vue n'ait son intérêt et sa valeur. Aucun d'eux pourtant ne paraît être le propre point de vue de l'historien de la philosophie.

C'est être trop modeste que de se borner à collectionner et ranger chronologiquement les manifestations philosophiques. Car, si quelque part un enchaînement logique des faits nous est offert avec les faits eux-mêmes, c'est dans les doctrines et systèmes où la philosophie s'est réalisée.

En revanche, il est bien audacieux de prononcer que telle conception a l'avenir pour elle, tandis que telle autre a vécu. Au temps de Voltaire, la métaphysique était définitivement condamnée. Or c'était l'époque où germait la philosophie allemande.

[4] Quelle ambition encore, que celle de retrouver les origines historiques et inconscientes, la genèse mécanique des idées d'un penseur ? Qui de nous, même parmi les plus attentifs et les plus habiles à analyser leurs états de conscience, pourrait expliquer avec vérité l'origine de ses opinions et de ses doctrines ? Comment, parmi les innombrables influences auxquelles notre vie de plus en plus complexe nous soumet continuellement, discerner celles qui ont été profondes et durables, et comment dire en quel sens au juste elles se sont exercées ? Et puis, pourquoi vouloir à toute force que nos idées ne naissent que d'influences extérieures et que nous-mêmes ne soyons pour rien dans leur production ?

A côté de ces diverses conceptions de l'histoire de la philosophie, tour à tour timides à l'excès ou téméraires et aventureuses, il en est une qui frappe moins l'esprit, parce qu'elle a un air moins scientifique, mais qui répond peut-être plus exactement à la nature même de l'objet à étudier. C'est aussi, si je ne me trompe, celle qu'appliquent communément les écrivains dont l'objet propre est de faire œuvre d'historien de la philosophie, sans nulle préoccupation étrangère.

Elle consiste à prendre tout d'abord pour matière de son étude cela même qui nous est immédiatement donné, à savoir telle ou telle doctrine, une dans sa complexité plus ou moins grande, tel ensemble d'idées présentées par le philosophe comme formant un tout. Là où cette condition n'est pas remplie, en effet[,] on peut avoir [5] affaire à un fin moraliste, à un esprit profond, à un penseur original : on n'est pas vraiment en présence d'un philosophe. Le

problème qui se pose est celui de savoir quel rapport logique le philosophe a effectivement établi entre ses idées, lesquelles il a prises pour principes, dans quel ordre et de quelle manière il a, des idées principales, fait dépendre les autres. Un philosophe est un homme qui confronte entre elles les connaissances et les croyances des hommes, et qui en cherche les rapports. Nous voulons savoir comment un Platon, un Leibnitz a conçu ces rapports. Et, comme le philosophe n'est pas un voyant à qui la vérité se révèle dans un éclair, mais un chercheur patient qui réfléchit, critique, doute, hésite, et ne se rend qu'à des raisons, nous voulons savoir par quelle voie méthodique, par quelles observations et quels raisonnements notre auteur est arrivé à ses conclusions. Il ne s'agit pas ici du travail inconscient et mécanique de son cerveau. Il est question de son effort conscient et voulu pour franchir les bornes de son individualité, pour penser d'une façon universelle et découvrir le vrai.

S'il en est ainsi, ce n'est ni la philosophie en général dans l'ensemble de son développement, ni l'évolution psychologique de chaque philosophe en particulier qui forme l'objet immédiat de l'histoire de la philosophie : ce sont les doctrines conçues par les philosophes. Bien connaître et bien comprendre ces doctrines, les expliquer, autant qu'on en est capable, comme le ferait l'auteur [6] lui-même, les exposer selon l'esprit et jusqu'à un certain point dans le style de cet auteur : telle est la tâche essentielle, celle à laquelle toutes les autres doivent être subordonnées.

Certes il est utile de considérer l'homme, et non pas l'œuvre toute seule, mais surtout parce que, le plus souvent, l'homme nous aide à comprendre l'œuvre. Le cartésianisme doit plus d'un trait à la personne de Descartes. Quelle erreur pourtant, si l'on n'y voulait voir que l'histoire d'un esprit individuel !

De même, il est intéressant de se demander, à travers la succession des systèmes, ce que devient la philosophie en soi, si elle avance ou si elle reste stationnaire. Mais cette étude générale ne peut remplacer l'étude des doctrines considérées pour elles-mêmes du point de vue de chaque auteur : elle la suppose.

Qu'on ne dise donc pas que telle partie des doctrines d'un philosophe est négligeable sous prétexte qu'on la trouve déjà chez quelque philosophe antérieur. C'est là une raison insuffisante : Un grand esprit ne cherche pas à être nouveau et original, il cherche la vérité. Comment en dédaignerait-il une partie, sous prétexte qu'elle a été découverte par un autre ? Dans les âges classiques de la littérature, on ne se croit pas tenu de créer, à la manière de Dieu, *ex nihilo*. Un Corneille, un Molière puisent à pleines mains dans les œuvres de leurs devanciers. Ils seront suffisamment originaux, si, de ces éléments, ils composent de beaux ouvrages. A plus forte raison un [7] Aristote, un Leibnitz, un Kant conservent-ils avec un soin jaloux ce que les hommes ont trouvé de bon avant eux. Et ils se l'approprient en réalité par la manière dont ils en usent. « Quand on joue à la paume, dit Pascal, c'est une même balle dont on joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux. » L'idée la plus banale prend souvent une physionomie nouvelle par les rapports nouveaux où elle se trouve engagée.

En revanche, telle idée qui devait se révéler plus tard comme importante et féconde peut n'avoir joué dans le système où elle apparaît d'abord qu'un rôle secondaire ou effacé. Tout en la relevant comme une rencontre ou un pressentiment intéressant, gardons-nous de la mettre au premier plan, sous couleur de servir l'auteur en lui donnant un air plus moderne. Ce n'est pas Descartes tel qu'on peut conjecturer qu'il serait aujourd'hui, c'est le Descartes de 1644, ramenant tous les problèmes à celui de la certitude, que nous avons mission de faire connaître.

La tâche qui nous est assignée détermine avec précision les moyens qu'il nous appartient de mettre en œuvre. Nous ne saurions chercher, dans les développements ultérieurs qu'a pu recevoir un système, dans les doctrines qu'il a engendrées, dans les appréciations et interprétations des contemporains et des successeurs, ou encore dans les renseignements historiques et biographiques relatifs à la personne de l'auteur et à ses ouvrages, autre chose que des indications sur les problèmes [8] que nous devons nous poser, ou des données matérielles déterminant en quelque sorte le terrain sur lequel nous devons opérer. Quant à la source même de l'histoire de la philosophie, elle ne se trouve que dans les monuments laissés par les philosophes eux-mêmes.

Chaque œuvre philosophique veut être considérée dans son ensemble et dans ses détails. Le travail de l'esprit est une continuelle oscillation du tout aux parties et des parties au tout. C'est ainsi, qu'on procède pour comprendre un drame, un poème, une œuvre d'art. C'est par ce mouvement alternatif d'induction et de déduction que se font les sciences. De même c'est en expliquant l'auteur par lui-même, ses idées générales par ses doctrines particulières et ses doctrines particulières par ses idées générales, que nous aurons chance de bien saisir sa pensée.

Il ne suffit pas de découvrir des textes curieux, voire même des textes inédits. Qui de nous se livre tout entier dans tout ce qu'il dit ; et quelle apparence y a-t-il qu'une lettre écrite à tel correspondant mal préparé pour comprendre le philosophe ait plus de valeur que les traités longuement mûris et destinés à la postérité ? L'historien qui est en quête, non d'anecdotes, mais d'une juste appréciation de l'œuvre d'un grand homme, s'attachera moins à mettre en ligne et à faire manœuvrer une quantité imposante de textes isolés, qu'à se pénétrer de plus en plus de la pensée de l'auteur, en lisant et relisant un grand nombre de fois l'ensemble de ses ouvrages. [9] Il voudra se replacer à son point de vue, chercher avec lui, le suivre dans les détours de ses méditations, partager ses émotions philosophiques, jouir avec lui de l'harmonie dans laquelle s'est reposée son intelligence.

Les systèmes de philosophie sont des pensées vivantes. C'est en cherchant dans le livre le moyen de ressusciter ces pensées en soi qu'on peut espérer de les entendre.